

Mon regard comme grand témoin

Par Annie Fontaine, professeure agrégée à l'École de travail social et de criminologie de l'Université Laval

Avant toute chose, je tiens à saluer la jeune personne qui devait jouer un rôle de grand témoin avec moi et qui en a malheureusement été empêchée par un contretemps. Concernant mon propre regard, soulignons d'abord que cette troisième édition aura été marquée par le lancement d'un ouvrage collectif basé sur les actes du 1^{er} colloque qui a eu lieu en novembre 2015, témoignant ainsi de la contribution de ce premier événement à l'avancement des connaissances sur le sujet du passage à la vie adulte.

Inscrite sous le thème des « visages de la diversité », cette troisième édition aura incarné la thématique sous plusieurs angles liés, entre autres, à la variété des médiums utilisés tout au long de ces deux jours (témoignages, présentations, vidéos, ateliers, activités de sensibilisation, kiosques, exposition, improvisation, etc.), au croisement de divers regards (jeunes, intervenants, chercheurs, gestionnaires concernés, etc.) et au large prisme de dimensions abordées (emploi, culture, santé, éducation, loisirs, etc.). Dans le même sens, une des réussites de cette troisième édition aura été de parvenir à intégrer dans la programmation des enjeux liés au passage à la vie adulte chez un vaste éventail de populations de jeunes identifiés à la « diversité » : jeunes autochtones, LGBTQ+, immigrants ou de minorités visibles, en situation de handicap, ayant connu un placement, aux prises avec des problèmes de santé mentale, ni en emploi, ni aux études ni en formation (NEEF), en surpoids, etc.

Le fait d'aborder les diverses réalités de ces jeunes dans un même événement aura permis plusieurs constats. D'abord ces jeunes dits « de la diversité » ont à traverser les mêmes transitions que l'ensemble des jeunes lors du passage vers la vie adulte et plusieurs se heurtent à des obstacles aussi rencontrés par un ensemble plus large de jeunes confrontés à diverses formes de ruptures au cours de cette période exigeante aux plans de la construction identitaire et de l'intégration sociale. Ce qu'on constate également, c'est que lorsque le parcours d'une personne est marqué par la stigmatisation de certains attributs relatifs à son identité, les expériences d'intimidation, de discrimination et de mises à l'écart tendent à creuser un fossé exacerbant les difficultés vécues. Conséquemment, les jeunes « étiquetés » en raison d'un de ces attributs sont particulièrement à risque de se retrouver dans un engrenage de disqualification, de méfiance, de décrochage, de dépression, de révolte, etc., alors que les étiquettes qui leur sont imposées les empêchent d'avoir une pleine reconnaissance de leur identité et de leur droit d'occuper une place en société.

En outre, bien qu'il soit incontournable et fort riche pour traiter les défis rencontrés par certains jeunes, le thème de la diversité comporte certains pièges qui méritent un petit détour réflexif avant d'aller plus loin sur ce qu'on aura appris concrètement de ce colloque. À un bout du spectre, un premier piège renvoie à la réaction de certains qui ne voient pas l'intérêt de traiter de la diversité en répondant que, de toute façon, « on est tous pareils »; et à l'opposé, un autre piège qui consiste à insister sur le fait « qu'on est tous différents », dont certains plus que d'autres ! Le premier piège illustre la difficulté du groupe majoritaire à saisir le point de vue des personnes « minorisées » qui restent dans l'angle mort de la notion du « tous pareils », alors que cette identité supposément homogène est généralement déterminée par la norme dominante. Le deuxième piège reflète comment la mise à l'avant-plan des différences peut verser dans une essentialisation des particularités des groupes « minoritaires » et, à terme, produire une accumulation d'identités différenciées refermées sur elles-mêmes. En somme, dans le premier cas, on occulte les particularités des individus par l'imposition d'une référence à une norme prise pour acquise, alors que dans le deuxième cas, on empêche toute possibilité d'universalisation en fragmentant le monde en une série de différences imperméables. Devant ce piège de la pensée binaire, une pensée plus « dialectique » devient nécessaire. Si cette notion constitue un concept complexe qui mérite d'être fouillé et expliqué avec plus de nuances, on pourrait résumer, pour les fins de la présente réflexion, que la pensée dialectique vient défaire la pensée binaire en cherchant non pas à opposer des contraires mais plutôt à comprendre comment toute chose se compose d'un recto et d'un verso dont l'interaction fait l'unité et la singularité de la chose. Pour illustrer cette idée, on pourrait par exemple dire qu'une journée n'est pas le jour OU la nuit, mais bien l'enchaînement du jour ET de la nuit... Autrement dit, plutôt que d'opposer l'universel (on est tous pareils) au particulier (on est tous différents), la pensée dialectique amène à voir la singularité des situations et des parcours comme étant l'articulation intrinsèque de perspectives « opposées ». En somme, aborder la diversité comme une articulation de singularités contribue à mettre en lumière divers enjeux universels partagés de manière variable et nuancée alors que nier la diversité autant que la présenter comme une accumulation de différences érige des murs et empêche de co-construire un univers de sens commun.

Comment cette réflexion philosophique nous éclaire-t-elle donc sur les pistes d'action partagées pour mieux favoriser l'inclusion des « visages de la diversité » ? D'abord, une telle réflexion pousse à sortir d'une vision figée des positions, rôles et statuts des uns et des autres afin d'adopter une posture d'ouverture exigeant de reconnaître en soi et chez les autres la part d'humanité qui nous habite toutes et tous. Cette reconnaissance nous incite à sortir de ses zones de confort, de ses discours prêt-à-porter, de sa langue de bois, de sa logique « politically correct » pour entrer dans une réelle communication entre des personnes humaines et non des êtres désincarnés. Pour ce qui concerne plus directement le passage à la vie adulte, cette vision amène à prendre conscience de l'importance de créer et d'ouvrir des « espaces temps partagés » où chacun.e dispose d'assez de temps, d'accueil et de ressources pour se découvrir, expérimenter et se raconter. En effet, de nombreux ateliers ont mis en relief l'importance de pouvoir faire le « récit de soi » pour construire son identité, surtout quand celle-ci s'inscrit dans un parcours marqué par l'adversité. On a aussi pu voir comment différents médiums (sports, arts, mobilisation, etc.) peuvent contribuer à ritualiser et à collectiviser certains défis reliés au passage à la vie adulte en permettant aux jeunes de symboliser leurs expériences et d'en extraire un sens porteur pour la suite de leurs parcours. Nous avons aussi eu maintes occasions pendant ce colloque de constater comment le partage de savoirs expérientiels et diverses formes de soutien social constituent des clés fondamentales pour soutenir le passage à la vie adulte des jeunes en général et en particulier des jeunes confrontés à diverses formes de stigmatisation et d'exclusion.

Ce colloque nous aura aussi donné l'opportunité de prendre conscience que l'expérience de la diversité constitue d'abord et avant tout une force. En effet, bien qu'il soit essentiel de reconnaître les problèmes particuliers que rencontrent certains jeunes, il importe d'éviter que la lumière mise sur ces difficultés ne contribue à revictimiser ces jeunes en les étiquetant davantage et en les dépossédant de leur pouvoir par la réduction de leur réalité à la définition de ces difficultés. Ainsi, sans pour autant diminuer l'importance des obstacles auxquels sont confrontés les jeunes qui vivent de la stigmatisation, il importe de reconnaître que plusieurs d'entre eux développent des forces et un pouvoir exceptionnels à travers ce parcours fait d'adversité, ce qu'exprime fort bien un jeune réfugié de la campagne Semblables et différents du Centre de prévention du suicide de Québec présentée au cours de ce colloque qui nommait sa fierté d'avoir développé une capacité de pouvoir s'en sortir « *même quand il n'y a pas de porte de sortie* »... Dans le même sens, on a intérêt à reconnaître combien les prises de conscience introduites par les groupes sociaux « minorisés » dans la société tendent à apporter une contribution bénéfique à l'ensemble de la population, qu'on pense aux transformations engendrées depuis quelques décennies par l'entrée massive des femmes dans le monde du travail (ex : conciliation travail-famille, sécurité au travail, etc.) ou encore, plus récemment, au décloisonnement du fonctionnement social « sur-genré » qu'entraînent de nos jours les questionnements et revendications des personnes non-binaires et transgenres.

Enfin, comme les jeunes ont besoin de leviers et d'opportunités pour grandir, il m'apparaît essentiel de souligner combien il est important que les adultes et les institutions se mobilisent pour entretenir le tissu social au sein duquel les jeunes construisent leur identité et de garantir un filet social sécuritaire à tous ceux et celles dont le parcours s'avère plus difficile. À cet égard, nous sommes toutes et tous appelés à prendre conscience de l'influence du regard qu'on pose sur leur expérience, autant dans les rapports interpersonnels qu'on entretient avec eux que dans les décisions qui conditionnent les éléments contextuels et structurels dans lesquels ils évoluent... Pour toutes ces raisons, j'aimerais conclure en levant mon chapeau à toutes celles et ceux qui s'impliquent dans les organismes qui accueillent ces jeunes et leur offrent des espaces pour se découvrir et des tremplins pour s'épanouir. Longue vie, donc, à la tradition des Événements Paradoxes pour continuer de valoriser ces alliances indispensables !